



JÉRÔME BENZIMRA-HAZAN*

SUR CHARLIE - QU'ALORS NOUS ETIONS TOUS**

«On disait dans le livre : "Les serpents boas avalent leur proie tout entière, sans la mâcher. Ensuite ils ne peuvent plus bouger et ils dorment pendant les six mois de leur digestion". J'ai alors beaucoup réfléchi [...] et, à mon tour, j'ai réussi, avec un crayon de couleur, à tracer mon premier dessin. [...] J'ai montré mon chef d'œuvre aux grandes personnes et je leur ai demandé si mon dessin leur faisait peur. Elles m'ont répondu : "Pourquoi un chapeau ferait-il peur ?". Mon dessin ne représentait pas un chapeau. Il représentait un serpent boa qui digère un éléphant¹» En pleine ville-lumière et plein jour, deux frères pénètrent dans les locaux d'un journal, font feu et tuent à l'arme lourde une dizaine de leurs autres frères humains, compagnons en misère, réunis, en ce début d'année 2015, en conférence de rédaction qu'on imagine bon-enfant². Sont-ce là des assassinats ? Non, ce n'est pas ce qu'en disent les grandes personnes. D'après les premiers éléments de l'enquête en effet, soit la somme perpétuelle de répétitions progressant en boucle et surtout en direct, il s'agit plutôt d'une forme inédite de terrorisme. Car des actes prémédités, collectifs mais ciblés et exécutés corps à corps, avec la signature d'un auteur tout-puissant qui réserve sa propre fin comme si tout cela devait être une Œuvre³, c'est, assure-t-on en chœur, totalement nouveau⁴. Et déjà le temps de le dire, même plus à une violation massive

* Pôle international de l'Université Panthéon-Assas (Paris II) Président de l'Institut français des droits de l'homme (IFDH) Responsable éditorial à l'Institut des Hautes Études Internationales (IHEI).

** Les impressions exprimées ici le sont personnellement et n'engagent que leur auteur.

¹ A. de SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, Gallimard, 1946, pp. 9-10.

² Commise le 7 janvier 2015 en fin de matinée dans les locaux parisiens du journal *Charlie Hebdo*, la tuerie s'est poursuivie tous azimuts et en répliques à l'extérieur, le jour même et le lendemain. Avec passage obligé par des policiers à terre et des juifs (innocents, préciserait feu Raymond Barre) à genoux. Exercice de style ou figure imposée, dirait-on.

³ Une carte nationale d'identité oubliée (...) dans une voiture permettra plus tard, aux bons soins des autorités filmées aussi, l'aide active au suicide, dans l'enceinte d'une imprimerie – tout était écrit, il faut le croire.

⁴ On pourra revoir *Les Trois jours du Condor* – film de S. POLLACK réalisé en 1975 – et se souvenir accessoirement de l'attentat au restaurant Jo Goldenberg, rue des Rosiers à Paris, à l'été 1982.

du droit à la vie, c'est au coup porté à la liberté d'expression qu'on crie désormais. Jadis plutôt atteinte, croyait-on, par les mesures anti-terroristes de législations habituellement démocratiques, cette liberté devenue pour tous sacrée devrait être encore le cœur de cible lorsque, par leurs actes pourtant, ces mêmes terroristes donnent directement la mort à des journalistes. Il est certes écrit que l'image doit être et demeurer quoi qu'il arrive réellement.

Alors, puisque ses fondements sont si salis, la République droit dans ses bottes, se souvenant larmes aux yeux de sa naissance dans le sang à la Bastille, et de ses libertés jamais tout à fait acquises, tout entière et debout s'allie. Elle salue, solidaire, ses nouveaux martyrs forcés. C'est dire qu'elle se salue elle-même, à travers la mémoire d'hommes libres (« libertaires », dirait-on alors) qui eux, comme hommes avant d'être journalistes même condamnés, n'avaient fondamentalement guère plus à faire du discours *post mortem* sur les libertés que des institutions et de leur hommage tardif, de ces principes incertains scandés comme des psaumes, de cette pauvre Marianne si reconnaissante et si unie dans la peur. Leur liberté, ils la vivaient simplement, en l'exerçant, et pensaient sans peur – avouée –, mais sans doute pas sans doute. Un peu comme, jadis, les Résistants résistaient, sans autre forme de question⁵. Mais pour ceux qui restent et donc commentent, qualifier si vite une mort si violente a eu l'avantage indéniable de permettre, dans un souffle salvateur, une identification immédiate, sorte de plénitude passagère, pour soi-même. Le crime devenant l'atteinte aux droits de l'homme, *grosso modo*, et les droits de l'homme devenant par glissement successif l'émotion, partagée, rassurante dans cet enfer, quand on a tout omis de l'homme il est resté cette méthode, cette célébration, cette communion, autour d'un air connu, identique et répété. Quelques notes sans fond, fort peu de choses au fond mais aussi fulgurantes que l'information qui les a portées. Chaque fois qu'une victime versera son sang d'encre devant l'écran si creux, chacun collé au sien versera ses larmes aux yeux du reste du monde pris à témoin de sa solitude aigüe, sous couvert de liberté retrouvée et de partage fraternel. *Ipsa facto*, dans l'image devenue notre religion à tous, chacun se trouvera associé à la victime réelle, jusqu'à l'identification possible qui permet l'empathie.

Cet humain-là, ce surhumain survivant, qui se contemple en son miroir connecté, et qui comme un seul porte en soi la forme entière des restes de sa condition, porte aussi et aussitôt un nom, interchangeable, qui aurait pu être autre en un autre temps : Charlie. Ce Charlie en son linceul, non seulement chacun l'a connu, aimé donc, comme chacun exerçait en temps ses libertés, mais, il le jure, il (l') *est*. Charlie c'est soi, plus que l'inverse. Tel est le sens de la marche qui s'ensuit, au cours de laquelle chacun se rassure en l'autre, son frère retrouvé, d'être en vie et identifiable, le vérifie en son semblable, défile et répète l'identique : oui, c'est sûr, il est Charlie. Collective, l'appropriation identitaire et inconditionnelle d'une image nous a faits tous contribuer à l'avènement de ce nouvel être de lumière, de ce produit, blanc, pur et unanime, de ce super-être familier, perpétuellement revenu de ses cendres, ni tout à fait soi, ni tout à fait autre, pouvant être tout et tous à la fois. Charlie, il fallait alors l'être, aussi pour ne pas voir, tapie derrière tous ces mots et sens mêlés, déjà en réalité la peur. Fallait-il que cette « crise », cette multi-crise économique, sociale, culturelle, spirituelle, par laquelle s'ouvrait, à doubles tours et en feu, le vingt-et-unième siècle, nous eût tant préparés, tous et chacun intimement, au néant ? Chacun ouvert sur l'image du reste du monde en vitrine, ce monde qu'il croit connaître et pouvoir

⁵ On pourrait relire H. BERGSON, *Le rire – Essai sur la signification du comique*, 1900.

contrôler en le tenant pourtant tant à distance, est si profondément rentré en soi que pour se retrouver (soi) il doit (se) chercher en l'autre, de préférence mort, encore en enfer donc. C'est vrai, la représentation qu'on s'est faite – alors – de l'esprit français, critique, frondeur, moqueur, voltairien de naissance, le dernier rempart contre la violence verticale, nous a semblé atteinte. Et la mort par balles, ordonnée et coordonnée, donnée à ceux qu'on voyait, bien avant tout cela, comme les héros romantiques de notre enfance enfuie, nos anciens surtout, ceux qui n'avaient même pas besoin de mots pour incarner la liberté, nous a cloués. Pourquoi ont-ils tué Cabu ? Le seuil émotif du déclenchement de la réaction étant mécaniquement relevé par ce que nous offre l'image au quotidien, dans une deuxième réalité, virtuelle mais aux effets tangibles, qui est aussi celle de nos bourreaux d'un jour, ou d'une longue nuit, de plus en plus pour de moins en moins, en somme, il nous aura fallu aussi voir des membres de nos forces de l'ordre en pleine action ou morts eux aussi, dans une singulière solidarité objective dont les faits têtus semblent parfois s'amuser, pour se rappeler qu'au quotidien, le droit nous protège et que les libertés, celles qu'on porte chacun en soi et dont nous sommes tous responsables, sont notre ordre – gardé.

Mais ainsi en tension, tenue en équilibre par la force mécanique de ce qui pouvait tout aussi bien la contrer au fond, en un autre temps, cette foi retrouvée en l'homme, par chacun en soi, à la faveur de la libre expression d'une vraie dépression collective, ne pouvait faire que long feu. Après le deuil, le sacrifice obligé. Après l'être, le devoir-être rétroactif. Après ces quelques jours lourds qui nous avaient faits frères, nous, peuple souverain ayant eu foi en Charlie⁶, réveillés et remis de notre ivresse convulsive, régénérés de nous être horizontalement libérés, avons repris nos commentaires si libres, exprimé nos doutes déculpabilisés, et sommes repartis en quête de la foi(s) suivante et de l'impression prochaine. En attendant le traumatisme renouvelé et redouté, autant que désiré, la fin de partie appelée, avec en point d'orgue encore la communion promise dont on allait vérifier qu'elle se jouerait elle aussi sous les couleurs réunies du Drapeau reconquis, par la force écrasante de la Nation renforcée, de son deuil pour tous et de son silence d'agneaux. Sitôt la secousse absorbée et chacun attendant la suivante dont on disait qu'elle ne devrait jamais arriver (ce qui la rapproche de la précédente) mais qu'elle le pourrait bien de toute façon, toute chose n'étant prévisible qu'après coup, la force du « renseignement » étant d'être conservé, et l'honneur du droit étant d'attendre l'infraction, nous avons retrouvé notre guerre des moutons, nos réflexes menottés et nos petites communautés, celles qui nous ont constitués et que le droit décidément dépassé ne peut pas reconnaître. Dans une République une et indivisible et qui aurait pu suffire, nous avons re-cherché à nous définir les uns les autres par catégorie ou origine, tout ce qui ne sert à rien et qu'on ne maîtrise de toute façon pas par la volonté. Crier au loup de l'« amalgame » nous a, chacun à sa tribune ouverte sur le monde, permis de confondre à nouveau les mots, ces mots qui tuent, ces mots de cyber-comptoir, croisés et répétés, de plus en plus grandiloquents pour un sens toujours plus réduit ou étroit, mais conçu et aiguisé pour faire mal, reprendre l'artillerie lourde de nos qualifications terrifiantes et notre habit du droit déformé comme d'autres celui abusé de la religion, qui permet de tuer son prochain en ayant la foi (dans le néant), Dieu aussi étant d'abord un (grand) mot. D'un côté donc, les risques du métier et les droits d'autrui détruits (en fait, surtout la peur d'autrui), de l'autre, le danger en rien ridicule de

⁶ Ce Charlie-là n'est pas sans faire penser au personnage central et fantomatique du film (mauvais par ailleurs) *Rencontre avec Joe Black*, réalisé en 1998 : « Joe » n'est alors autre que la mort incarnée, pure, bienveillante, quasiment salvatrice.

la « radicalisation » - en fait, à défaut d'idéologie, désignant aujourd'hui l'œuvre de décérébration, l'application nécessairement mortifère d'un texte essentiellement liberticide et hors de question⁷. On s'était placé sous la protection du droit, fait émotion sous couvert de droits de l'homme : *fluctuat*, les principes nous ont protégés. Mais « Charlie » n'étant autre qu'une image passagère, celle retrouvée de soi, le temps de digérer les premiers crimes, tout pourrait autrement recommencer. Les principes n'étant plus aussi visiblement en cause, dès lors qu'on ne tuerait plus des journalistes exerçant une liberté mais des gens ordinaires – comme de fous émois – ayant cru naguère (pouvoir) être eux, le discours serait nécessairement différent, et toute nuance éradiquée (radicalement) dans l'œuf.

De fait, lorsque, en cette fin d'année 2015, la fraternité n'étant plus que ce qu'elle est, des frères encore, notamment, sèment la mort, dans un Paris libéré puis à nouveau martyrisé, toujours entre la République et la Bastille – parfois, Voltaire exagère –, à l'arme lourde, au poing, mobiles et organisés par équipes, cette nouvelle vague en récurrence nous sidère. Cette fois⁸, alors que c'est nous qui sommes frappés, nous directement, massivement, dans notre mode de vie, notre jeunesse populaire et innocente, si libre, si diverse, si mélangée, *etc.*, fossilisée dans son quotidien encore une fois légèrement créatif ou lourdement festif, enfin nous tous qui nous disions (avant-)hier « Charlie », nous ne descendrons pas dans la rue, nous ne verrons plus les droits de l'homme et leurs subtils équilibres recherchés, nous verrons... ce que nos bourreaux eux aussi, dans leur candide et cruelle jeunesse, eux qu'on avait si bien identifiés, fichés, suivis dans leur vie, nous ont dit de voir, c'est-à-dire... eh bien les relations internationales, la Syrie, *etc.* Notre sang sera donc ici celui des Nations. Nous laisserons la parole à nos dirigeants, notre justice à la police, nos libertés au vestiaire, notre foi tout entière à la sécurité – devenue, plus que liberté même, animale survie, avec l'efficacité qu'on a vue et qu'on devine pour la suite –, nos étrangers à leur fraternité, et puis toute notre indulgence à nos nouveaux amis – à qui, il faut croire aussi, le crime ne plaît pas et ne profite guère. Par élimination, nous « choisirons », gouvernerons donc, finirons par aimer les nations qui selon nous nous détestent le moins, dans ce qu'on nous présente comme un conflit de civilisations, l'État n'ayant lui ni âme, ni amis, juste quelques intérêts, variables aussi. Parce que c'est vrai, maintenant, on nous l'assure, on nous le promet, alors nous nous remettons, et croyons, radicalement, c'est la guerre. Plus contre un État, qu'on nommait pourtant facilement, même sans l'identifier, mais contre une organisation, au vilain nom qu'on prend plaisir à prononcer comme tel, qui, pire qu'étrangère, nous a infiltrés⁹ et qui bientôt sera partout. Mais attention, même si on n'est plus Charlie, alors que ce serait pourtant bien le moment de l'être, on assure, nous le peuple, qu'on n'a « même pas peur ». On

⁷ En tout cas dans un monde possiblement moins candide que le nôtre actuel. Voy. Voltaire, *Mahomet ou le fanatisme*, pièce tragique (comme un bal –en un acte) écrite en 1736.

⁸ Dans la soirée du 13 novembre 2015 et au cours de la nuit suivante, et d'une mortelle randonnée suivie en direct et au plus près par le monde entier, ce sont des morts et blessés par centaines qui naissent sous les balles, grenades et explosifs, dans des restaurants et cafés, à des terrasses sous affluence, le temps d'un week-end crépusculaire, et dans la salle du Bataclan en plein concert.

⁹ Saisi d'une folle imagination créative, on invente encore d'élégants mots à l'accent américain en série, qu'on répète aussi sans comprendre (creux comme ils sont, on n'y perd peu) et qui nous donne l'air de singes savants, capables d'aller vérifier en direct sur *Wikipedia* la véracité de ce qu'on ne lit ni n'écoute de toute façon plus non plus vraiment. On se souviendra avec une émotion particulière de cette mystérieuse « exfiltration », qui elle aussi était partout, aux antennes frénétiques.

avait juste un peu peur d'avoir peur, du temps de Charlie, mais maintenant notre colère a ses raisons. Et puis allez, tenez, ces enfants qui nous ont tués ne doivent pas être les nôtres, ils ne l'ont jamais été. Et d'ailleurs, les règles, celles-là mêmes que nous n'appliquions pas, il faut les modifier rétroactivement, pour ne surtout pas pouvoir se dire que le droit, dans son strict respect – et qui ne pourra de toute façon jamais garantir la non-reproduction aléatoire – a rendu possible le crime – toujours pas l'assassinat, mais la terreur et l'horreur, la peur donc. Entre eux les monstres se dénoncent et les mots ne sont pas les seuls à glisser : déjà réduite par des années d'érosion de la fonction et du service, et de vulgarité généralisée, la parole publique se fait aussi peau de chagrin, et de peu en peu il n'y a plus, ni crédit, ni patrie. Juste quelques drapeaux et beaucoup de mots flottants qui se disent information. Moyennant quoi, l'abus peut se commettre au plus haut niveau dans le respect formel des procédures adaptées en temps réel. Encouragé sans doute par un message, répété sans avoir été expliqué, comme une prière ou une messe verticale, des « droits de l'homme » tous azimuts, fort aussi de la conviction qu'appliquer ce que la technique rend possible est un progrès, car ce doit l'être, en oubliant que les droits de l'homme ne sont autres que l'approche humaine de tout, réfléchi, tout cela, nos politiques aussi et ce qu'il en reste, on l'a, sinon voulu, du moins organisé, hérité, mérité. Et les mystères redoutés, même en feignant de ne rien voir, ni entendre, ni sentir, nous ont dépassés, et contraints à nous adapter à tâtons à ce que nous avions pourtant d'abord brillamment construits. Devenus au mieux les assistants zélés, marionnettes pas toujours honnêtes ou juste cobayes de nos machines-assommoirs, les accessoires bêtement humains de nos machines en chaîne et auxquelles on ne pardonne rien non plus, nous en avons en réalité perdu le contrôle. Nous nous sommes joyeusement livrés à l'écran, avons confondu les réalités, confondu les temps, avons en somme perdu pied, en même temps que notre fonction sociale, souvent notre emploi, et partant l'estime de soi. Tout cela avec le sourire, puisque, progrès oblige, nous nous filmions. En réalité, enfin dans cette réalité-là, nous nous jugeons à longueur de temps, et nous condamnons à une pure perpétuité à ciel ouvert, sans fil, bien transparente, esthétique d'ailleurs, qui nous localise en temps réel sans nous protéger des balles médiévales. Cette égalité horizontale qu'on a proclamée sans liberté ni fraternité, contre l'évidence, au nom d'un devoir-être qu'on s'est imposé, devrait être la première accusée de la déchéance de notre condition humaine à laquelle nous avons tous, en très peu de temps, activement contribué. Plus qu'un état, l'urgence est notre nouvelle dictature. La volonté de puissance, la soif de contrôle, la domination du dérisoire, la culture entretenue du peu et de la peur, n'ont jamais été autant de mise, comme si les gens de peu devaient récupérer sur autrui ce qu'ils ont perdu, de leur propre chef jadis, sur les choses. Il faut sans doute relativiser, comme en général d'ailleurs. C'est vrai que ce club auto-surveillé qu'est devenu le monde, entre voisins vigilants et donc solidaires, cet adorable petit monde de petits vautours dans lequel se tenir à l'œil ne nous a pas empêchés de, chacun, se perdre de vue, ce poulailler où cohabitent petits loups et endurants corbeaux, où est honoré le courage de l'anonymat, valorisée la vie à distance, admirée la pauvre faculté de « s'indigner », saluée comme un acte de « résistance » le simple bonheur de rire de tout, et d'en jouir encore, cette justice faite de balances en tout genre, inefficaces dans les rares cas il aurait été bien qu'elles le fussent, à laquelle même les juges ne croient plus, cette roue infernale où ont été gommées les aspérités, les frontières, les contrastes, les références, tuant dans l'œuf la soif qu'on pourrait encore avoir de se libérer, par une légère marche arrière impossible, et des parois trop lisses pour s'y accrocher,

tout cela ressemble un peu au Purgatoire. Laïc, bien sûr. Peut-être la salle d'attente, à huis-clos, ouverte sur l'infini promis ? Enfin, tout de même, il semblerait bien que nous ayons tous, dans ces vapeurs populaires d'opium, un léger problème d'yeux – écran, écrans... Hier on était Charlie. Aujourd'hui on a donc deux trous rouges au côté droit. Dans ces nouveaux cafés du remords, Jaurès est encore mort.